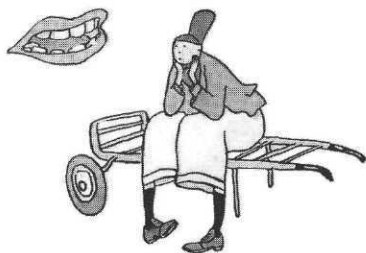


LES LIVRES POUR ENFANTS EN ESPAGNE... MAIS PAS TOUT À FAIT EN ESPAGNOL

par Teresa Duran*



Pour les Français, accoutumés à un centralisme linguistique et éditorial encore très timidement battu en brèche, la première surprise offerte par les livres d'Espagne, c'est la vitalité des différentes langues et le nombre des éditions régionales.

Teresa Duran, s'appuyant sur l'analyse historique et les métamorphoses culturelles d'aujourd'hui, explique les raisons de cette situation si originale et en évoque les principaux effets.

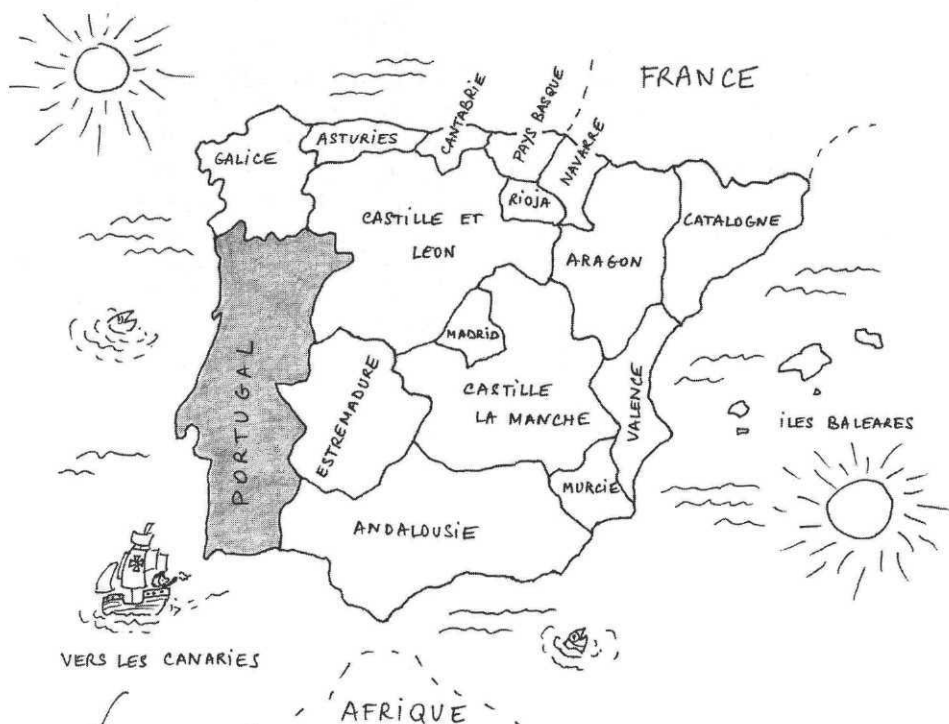
Entrons tout de suite dans le vif du sujet : le livre pour enfants en Espagne n'est pas, aujourd'hui, un genre de livres écrit, édité ou lu en espagnol seulement. Il faut considérer non seulement ce qui est écrit, édité et lu en castillan, (avec un tirage moyen de 3 000 à 8 000 exemplaires, et un public lecteur qui comprend l'Espagne et aussi l'Amérique latine) mais aussi la présence émergente et croissante de ce qui est écrit, édité et lu en galicien, basque, ou catalan, (avec un tirage moyen par titre de 1 500 à 3 000 exemplaires et un public de jeunes et d'enfants qui, globalement avoisine les deux millions de lecteurs, tous dans le territoire de l'État espagnol). Qu'est-ce que c'est cette histoire ? Vous êtes en train de me raconter des blagues !

Mais pas du tout, monsieur !

Et alors ?

Et alors ça dépend de ce que vous entendez par « espagnol »... Si le terme « espagnol » vous renvoie à une langue, alors il s'agit d'une édition pour enfants qui a des auteurs, des illustrateurs, des éditeurs, des lecteurs, etc. en castillan. Mais si, en disant « espagnol », vous voulez dire une carte d'identité ou un passeport qui délimite des frontières dans une carte en couleurs, alors, là !... Là c'est plus compliqué, parce que cette carte d'identité peut masquer différentes nationalités : notamment les Basques, les Catalans, les Galiciens, les Asturiens, les Valenciens, les Majorquins, les Canariens, les Asturiens, les...

* Teresa Duran est spécialiste du livre pour enfants : enseignante, critique, écrivain, illustratrice...



Oh, là là ! Vous m'embêtez, madame, avec ce discours nationaliste !

Désolée, monsieur. À *La Revue des livres pour enfants* ils n'ont trouvé que moi pour vous parler de ce thème. Je vais essayer de le faire avec un brin d'humour, mais, à votre tour, essayez de me lire sans parti pris, s'il vous plaît.

D'ailleurs c'est un thème très délicat et très complexe, fort difficile à exposer clairement, d'autant plus que je l'écris dans la langue de Descartes, et que les cartésiens peuvent s'y perdre. Essayons...

Tout d'abord, pour bien entreprendre la distinction entre espagnol comme langue et comme territoire politique, il faudrait arriver à comprendre la distinction entre ce qui est logique et ce qui est réaliste. On paierait fort pour que la logique et la réalité soient la même chose ! Ce qui peut arriver, mais n'arrive pas toujours, et même qui n'arrive pas toujours partout, en même temps. D'accord ? Alors, on y va !

On y va, à petits pas, dans la main de Madame Histoire. Madame Histoire est une dame qui n'est jamais pressée, je dirais même qu'elle est presque toujours en retard. Donc, Madame Histoire, si elle se trouvait devant vous, vous expliquerait qu'aujourd'hui l'Espagne - le vaste territoire que vous avez au sud des Pyrénées, et qui a la forme d'une peau de taureau dans les cartes géographiques - est un État assez décentralisé, dont les compétences politiques, et par conséquent culturelles et éducatives, sont divisées entre dix-sept communautés autonomes. Certaines de ces autonomies portent, fièrement, et à juste titre, le nom de « communautés historiques ». Pourquoi ? (et c'est ici que Madame Histoire sourit). Parce que, précisément, elles ont une histoire propre, donc un passé commun, bâti autour d'une langue, d'un territoire qui implique de gérer les ressources économiques et sociales, d'une organisation avec ses gloires et ses misères, d'usages et de droits, qui peuvent, ou bien n'avoir jamais été abolis, ou

bien avoir été rétablis après la dictature du général Franco. Cette langue, ces droits, ces usages sont tellement vivants et dynamiques qu'à présent, certains partis politiques envisagent même une Espagne organisée comme un État fédéral, mais ça, c'est Monsieur Futur qui le dira et pas Madame Histoire qui est toujours penchée sur le passé.

En bonne logique Madame Histoire vous demanderait de reculer jusqu'avant l'ère moderne, quand les communautés autonomes de l'Espagne étaient des royaumes. Il y a peu de chances pour que vous ayez étudié l'histoire d'Espagne au XV^e siècle, quand Isabelle la catholique de Castille et Ferdinand d'Aragon se sont unis en mariage. Leurs descendants ont hérité de la totalité du territoire péninsulaire, mais - et ça ne s'écrit pas souvent dans les livres étrangers ni dans les scénarios cinématographiques des films sur la conquête des Amériques - à condition de respecter les lois, les langues et les usages des différents royaumes. Ça a été ainsi jusqu'à la fin de la dynastie des Habsbourgs et ce n'est qu'avec l'avènement des Bourbons, en 1715, que la plupart de ces droits ont été abolis et que l'on a proclamé le castillan comme unique langue officielle. Depuis lors, d'un point de vue légal, castillan et espagnol pourraient devenir synonymes. Mais...

Mais quoi, encore ! - rouspétez vous.

Mais vous oubliez, monsieur, qu'une chose est la loi et une autre chose la réalité. Il ne faut pas oublier que l'Espagne du XVIII^e siècle n'était pas une nation riche, ni cultivée. Peu de gens apprenaient à lire ou à écrire, peu de gens frémissaient d'espoir à la vue des mouvements et idées encyclopédistes qui avaient cours en France, peu de gens participaient à l'idéal de fraternité ou d'égalité de la Révolution voisine. En revanche, beaucoup de gens voyaient dans les réformes napoléoniennes un outrage contre les traditions du pays. Des traditions qui passaient de père en fils, de mère

en fille, oralement. Alors, on a claqué la porte au nez du frère de Napoléon, et on a continué dans le train-train d'un quotidien de plus en plus érodé par des guerres de succession. Ce n'est qu'en 1857 que la loi, à nouveau, a dû rappeler qu'il y avait une langue officielle et qu'il fallait l'apprendre à l'école, parce que ce n'est qu'en 1857 que l'école est devenue obligatoire. Et encore, quelle école !

Comment trouver des maîtres qui sachent bien apprendre l'espagnol, s'ils sont catalans, ou basques, ou majorquins, s'ils sont mal payés et presque dépourvus d'instruction ? Ma grand-mère, paysanne, née en 1894 dans un petit village pas du tout perdu dans les montagnes, mais à moins de 20 km de Barcelone, se souvenait fort bien de sa maîtresse qui, en espagnol, ne savait que les prières, et elle se souvenait aussi des pitreeries que les garçons du pays faisaient au pauvre maître castillan qui s'efforçait de donner des cours dans une langue qui faisait éclater de rire ses élèves dès le premier mot, puisqu'ils ne la comprenaient pas.

Tout cela, monsieur, veut vous faire comprendre que, entre ce qui est officiel et ce qui est réel, dans un pays pauvre comme l'a été le mien, il peut y avoir un abîme. Et que la situation actuelle, quand on publie dans plus de quatre langues des livres pour les enfants qui habitent dans l'ensemble de l'État espagnol, n'est que le résultat d'une alphabétisation en castillan trop récente et, à cause de cela, assez superficielle du point de vue social et générationnel. Tout cela, monsieur, veut vous faire comprendre aussi que les langues d'un territoire peuvent fort bien coexister paisiblement tant que l'une sert pour ce qui est écrit, pour les « choses officielles » - le testament, les registres... que, d'ailleurs, on n'utilise pas chaque jour - et que l'autre, celle qui est parlée, sert pour communiquer, pour se raconter, pour se rencontrer plus loyalement que légalement. Mais cet état de choses change quand,

dans la société contemporaine, l'écrit prend le dessus sur le parlé.

En Espagne cette métamorphose a lieu tout au long du XX^e siècle, et elle se passe en crise, à travers deux dictatures militaires, une sanglante guerre civile et un phénomène d'immigrations internes dues à l'industrialisation, plus accusé dans les années 60 qui sont, précisément, les années de l'implantation des mass media.

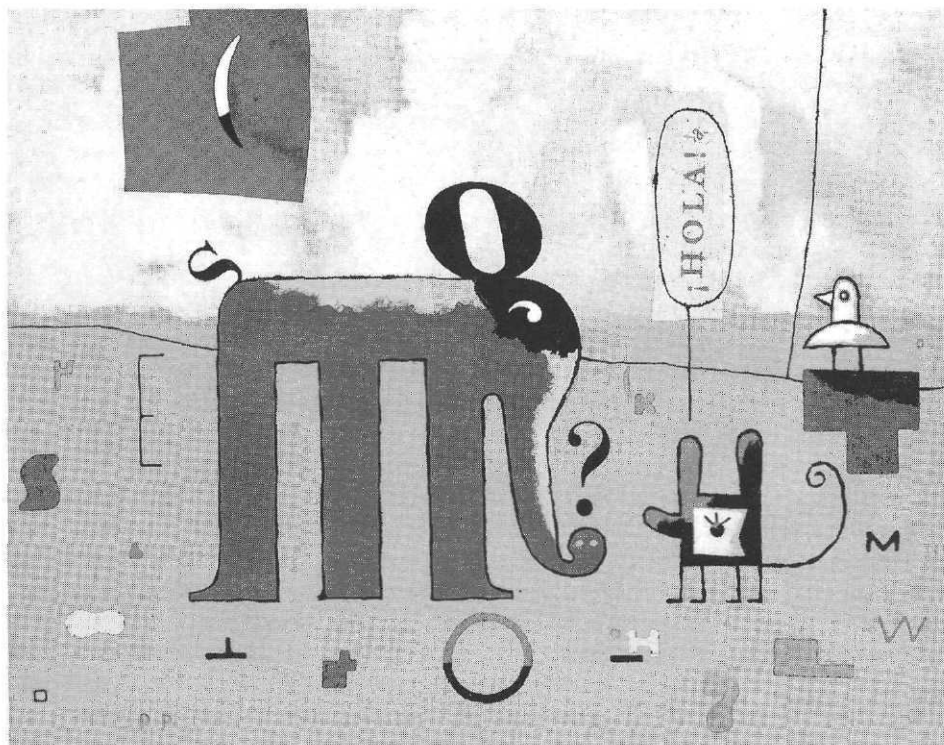
Oh, la, la ! C'est peut-être trop mouvementé pour des langues minoritaires !, nous dit Madame Histoire en se tenant la tête. Effrayée, elle se retire de la scène et laisse la place à Madame Littérature, qui prend le flambeau du discours de cette façon.

Si vous étiez écrivain, monsieur, vous aimeriez la langue, de la même façon qu'un bon artisan aime ses outils : la précision de la grammaire - ses imprécisions et ses ambivalences aussi ! - ; la justesse presque arithmétique de l'orthographe ; la force expressive de la syntaxe ; les reflets nuancés des adjectifs, la couleur des modes ; les refrains frappants ; les trucs espiègles des onomatopées ; l'acuité des verbes... et, souvent, ce jeu de cache-cache ou d'attrape-moi qui se produit quand on veut dire quelque chose et l'on ne s'en sort pas. Vous l'aimeriez tellement cette langue, monsieur, que vous seriez ravi de la montrer aux autres, domptée, travaillée par vous. Vous la montreriez aux autres, dans une histoire ou un poème publiés en milliers d'exemplaires, parce que votre langue est aussi la leur, parce que vous en êtes l'héritier et que vous vous sentez le devoir de la partager, de lui faire prendre aux quatre vents cet héritage fécondé par vous... Mais si on vous empêchait de publier, monsieur, alors, ça serait fichu, n'est-ce pas ? Si pendant dix, vingt, trente, ou même quarante ans, on vous empêchait de publier, ça serait terrible, parce que, ou bien vous ne pourriez plus que la parler, votre langue, et alors vous n'êtes plus un écrivain, ou bien vous

devriez vous réfugier sous le parapluie d'une autre langue, plus majoritaire, plus officielle, plus large. Alors, vous découvririez que vos outils résistent, que c'est peut-être bien, mais que ce n'est pas la même chose. C'est attirant, et cela peut même sonner juste, mais il y a des accords qui ne rendent pas, tout comme un violoniste qui jouerait du saxophone parce que les instruments à corde sont interdits ou ne sont plus à la mode. La langue que vous aimez, monsieur, est pour quelque chose dans l'original, là où s'est produit aisément, spontanément, fraîchement, le miracle de l'empathie communicative entre le texte et les lecteurs.

Vous me comprenez très bien, monsieur, parce que vous êtes en train de me lire en français et pas en anglais qui est, aujourd'hui, cette espèce de langue « passe-partout » qui sert à viser le public le plus large du globe. Or, si aujourd'hui un écrivain veut un grand public, il fera mieux d'écrire en anglais, c'est pratique, ça peut même le rendre riche, mais ça appauvrit énormément sa langue et celle de ses amis, de sa famille, de son pays, qui voient ainsi son talent dévier à son plus grand profit, mais, hélas, aux dépens de sa langue d'origine, qui s'affaiblit si elle perd ses auteurs, ses lecteurs.

Et c'est de ceux-ci que l'on doit s'entretenir maintenant, monsieur - interromp Madame Pédagogie, si menue, mais si importante -. Tandis que pour un écrivain le dilemme est moral - dû à un choix personnel ou à une imposition politique -, le lecteur, pour lire, a besoin d'une seule chose, humble mais grandiose : il a besoin d'apprendre. Et on apprend à lire à l'école. Dès qu'un enfant a appris la mécanique de l'alphabet, il peut, en toute logique, entreprendre la lecture de n'importe quel texte, que ce soit le *Tractatus Logico-Philosophicus* de Wittgenstein ou l'annuaire téléphonique, mais il y a peu de chances qu'il y trouve un plaisir quelconque. Si les mots ne lui disent rien, s'ils



ill. Isidro Ferrer, en couverture de la revue *CLIJ*, n°93, 1997

n'appellent pas son émotion, ses joies, ses angoisses, ses désirs, son monde référentiel, ses rêves utopiques, ce n'est pas la peine de les déchiffrer. Et pas seulement les mots, monsieur, les images relient tout aussi les enfants à leur entourage. Cette liaison, monsieur, est tout à fait fondamentale pour que l'action de lire devienne ce que l'on appelle le plaisir de lire, plaisir qui en cache un autre, dont on parle moins, mais qui est tout aussi motivant et qui est le plaisir de savoir. Savoir c'est joli, monsieur, mais on ne sait que ce que l'on connaît et, pour donner forme mentale à ce savoir, à ces connaissances, on jouit d'un instrument précieux : le langage. Un langage qui se concrétise dès l'aube de nos jours dans la langue maternelle. En résumé, monsieur, c'est à l'école que l'on apprend à lire : mais à lire quoi ?

En Espagne, l'école post-franquiste, les différentes écoles des différentes autonomies, pédagogiquement renouvelées, se sont tout de suite interrogées : faut-il que les enfants apprennent à lire avec el ingenioso hidalgo *Don Quijote de la Mancha*, gloire de la littérature universelle, ou vaut-il mieux qu'ils apprennent à lire à partir de ce qui est à leur portée pour arriver demain, aisément, montant de plaisir en plaisir, au sommet ?

Oui, monsieur, l'école a joué un grand rôle dans l'éclosion de la littérature de jeunesse en Espagne, notamment depuis les années 70, quand la plupart des régions autonomes se sont tournées vers le modèle de la Catalogne qui avait déjà abordé cette voie bien avant la guerre civile (entre 1906 et 1939 plus de 2 000 titres pour enfants y ont été édités, et dans les bibliothèques publiques on faisait une grande

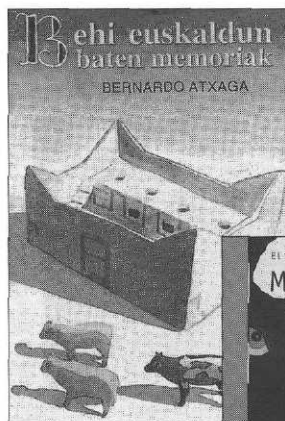
place au livre pour enfants), et qui a repris avec audace l'édition pour la jeunesse dès que la dictature s'est assouplie à partir de 1962. Entre les années 70 et 80 les *ikastolas* basques ont été déterminantes pour faire jaillir une littérature qui compte aujourd'hui quelques-uns des plus grands noms de tout l'État. Et on pourrait dire exactement la même chose de la fertile Galice, peut-être un peu plus tard, mais avec une grande force. Après l'avènement de la démocratie, les différents gouvernements autonomes (qui ne sont pas tous de la même couleur politique) ont mis le plus grand soin à rattraper le temps perdu, et c'est partout en Espagne, que ce soit dans les régions castillanes, en Galice, Euskadi, ou les trois Països Catalans - que les relations entre l'école et les livres pour enfants ont été fécondes et très dynamiques. Cette relation passait à travers l'édition des manuels scolaires, très soucieux d'enraciner l'enfant dans son entourage. Les grandes maisons d'édition pour enfants ont, en Espagne, deux branches qui se donnent support mutuel : le manuel scolaire et le livre littéraire.

Voilà comment, monsieur, ces trois dames, Madame Histoire, Madame Littérature et Madame Pédagogie sont devenues les Trois Grâces marraines d'une littérature espagnole d'enfance et de jeunesse qui ne correspond pas, exactement, à une littérature en espagnol. Mais qui correspond, très exactement, à une littérature d'un niveau qualitatif très digne, d'autant plus que cette qualité est le fruit d'une compétence dynamique et émergente.

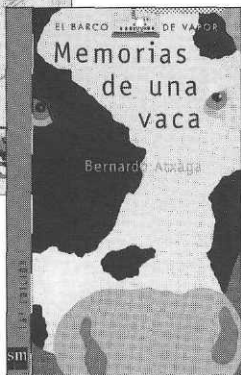
Si mes paroles ne vous convainquent pas, monsieur, essayons de faire parler les chiffres : que dire de cette montée de la littérature pour les enfants et les jeunes basques qui passe de 286 livres en 1979 à 2 785 en 1994 dont 248 sont des premières éditions, 606 des réimpressions et 1 931 des traductions ? Que dire de ces 24 maisons d'édition qui en Galice s'occupent de livres pour enfants et jeunes, avec un total - en 1998 - de

1 059 livres de fiction (75%) et 361 de non fiction, ce qui, puisque le tirage dépasse normalement les 2 500 exemplaires, permet d'estimer à trois millions et demi le total des livres sur le marché ? Que dire devant ces 2 232 titres en catalan édités en 1998 qui représentent un chiffre absolu de 6 220 402 livres sur le marché, soit 18% de la production totale, et 15% du volume de ventes de tout l'État espagnol ? Un État où, la même année 1998, on a édité 5 439 livres pour enfants au total. À vous de faire la corrélation monsieur, puisque en toute logique, vous comprenez bien que ce bal de chiffres n'est pas possible sans l'existence de jeunes lecteurs avides.

Des livres et des lecteurs, ça se comprend : c'est une liaison assez évidente. Mais, comme vous le savez, ils ont besoin de ces intermédiaires que l'on appelle « prescripteurs ». C'est sûrement là qu'il y a un problème. Si l'on envisage le terme prescripteur (oh ! que c'est laid comme terme !) au sens le plus large, on peut y mettre les éditeurs, les bibliothécaires, les centres de documentation, les moyens de diffusion, les distributeurs, etc. : tout ce qui permettrait une infrastructure informative et logistique solide et puissante, efficace pour toute l'effervescence du livre d'enfance et de jeunesse en Espagne (et pour le livre pour adultes aussi !) et, sincèrement, je ne crois pas que ce soit réussi. En principe, chaque communauté a des réseaux de bibliothèques, des réseaux commerciaux, des réseaux de presse et d'information ainsi que des réseaux scolaires propres (les uns plus compétents que les autres, mais enfin...) ; on n'a cependant pas encore réussi à établir de liens équilibrés d'échange culturel, ou même d'échange commercial entre les communautés linguistiques. Les réseaux informatiques pourraient nous y aider, mais qui devrait les prendre en charge ? Voici quelques exemples pour donner une idée de la manière dont ça se passe. J'habite Barcelone, j'aime lire, je vais chez le



*Les Mémoires d'une
vache de B. Atxaga
en basque
et en castillan*



libraire, j'y trouve des livres pour enfants en castillan bien sûr ; en catalan, bien sûr ; avec un peu de chance, des livres en majorquin et en valencien (puisque c'est du catalan aussi), mais pas du tout de livres en galicien ou en basque. Si j'habite Madrid, je n'y trouve que des livres en castillan. Si j'habite Bilbao, je peux trouver du castillan et du basque, mais pas de galicien ou de catalan, etc. Donc, avoir accès à ce qui se publie en Espagne en ce moment, n'est pas facile.

Je suis bibliothécaire à Valence, je donne la préférence aux éditions locales, donc en valencien et en castillan, et peut-être aussi en catalan et en majorquin, puisque c'est assez proche et que c'est bien édité. Je m'intéresse aussi à quelques titres en galicien puisque c'est compréhensible et si je réussis à les trouver, il me faudrait quelques titres en arabe et en chinois pour les immigrés. Mais il y a peu de chances pour que je dépense mon budget avec des livres basques, parce que c'est une langue trop difficile que personne ne connaît à Valence. Avec tous les livres que j'ai, j'entreprends un guide bibliographique,

et là, c'est le galimatias, puisque je peux avoir la même histoire, en trois langues, chez deux éditeurs, avec deux illustrateurs en même temps. Heureusement qu'existe l'ISBN !

Je suis professeur et je travaille dans un petit village andalou où il n'y a pas de bibliothèque et même pas de librairie. Je suis donc très conscient de l'importance qu'ont les quelques livres que mes élèves vont pouvoir lire à l'école. En plus des facilités et des lots que m'offre ma communauté, je profite de la visite des vendeurs de manuels scolaires pour leur demander quelques titres de leurs fonds. Ils sont en castillan, bien sûr. Je ne fais pas de chichis pour les autres langues, en tout cas, si parmi ce qui m'est envoyé il y a quelques traductions du catalan, galicien ou basque ou castillan, tant mieux.

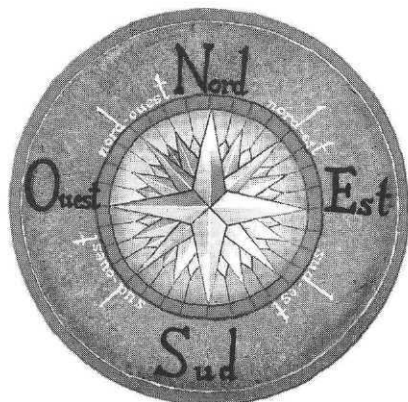
Je suis écrivain à Santiago. J'écris en galicien. J'apporte mon original chez l'éditeur. Il le trouve magnifique (il faut toujours être optimiste !). Cas numéro un : il publie mon texte broché à cause du tirage, avec des illustrations en noir et blanc, puisque toute la collection est comme ça. Le livre obtient un succès local et, quelque temps après, est traduit en castillan ou en d'autres langues. Cas numéro deux : l'éditeur me dit qu'il serait bien de faire illustrer mon texte par telle illustratrice basque, mais que, pour qu'elle nuance bien l'histoire, il faudrait une toute simple traduction en castillan, en vis-à-vis, pour qu'elle comprenne. Je le fais. Ça marche, c'est un succès presque local qui peut avoir la même suite que dans le cas numéro un. Cas numéro trois : mon éditeur fait partie d'une grande entreprise implantée dans tout le pays qui a construit son capital avec des manuels scolaires. Cette grande entreprise a créé des filiales d'édition dans les quatre langues de l'État. Donc, mon éditeur est la patron d'une de ces filiales. Il prend mon original, il le défend devant ses collègues à l'occasion des réunions d'entreprise et ils décident de co-éditer le livre

presque en même temps (on laisse par exemple une marge de six mois à l'édition en langue originale pour que l'édition castillane n'efface pas l'édition en galicien). Ils choisissent l'illustrateur et les trois traducteurs et ils publient ce livre avec de grands moyens. Ça marche et c'est un succès partout. Je deviens célèbre, et l'on me décerne le prix national. Olé ! (Tant que l'on y est, il faut souligner quelles capacités de dosage, d'équilibre diplomatique il faut pour composer un jury littéraire espagnol : ses membres doivent être aussi polyglottes que possible, le membre basque du jury s'efforçant de convaincre les autres de la qualité des livres en euskera).

Je suis un spécialiste et j'habite Madrid. Il m'est assez facile d'avoir des informations sur le livre de jeunesse en castillan. Mais je ne réussis pas aussi facilement à avoir accès à l'information statistique ou culturelle sur ce qui se fait dans d'autres langues si je n'ai pas de correspondants privés ou d'abonnement aux revues spécialisées, comme *CLIJ* - plus générale que locale, *Peonza* - Cantabria -, *Fada Morgana* - pour ce qui est galicien et qui n'oublie pas le reste -, les bulletins du collectif basque *Galzagorri* ou le bulletin des bibliothécaires navarrois *TK* - pour ce qui est basque -, *Faristol* - pour ce qui est catalan -, qui essaient, avec peu de moyens, de m'informer. Or, pour croiser ces informations, puisque ces revues ne se complètent pas et qu'elles ont des dates de parution différentes, il m'est fort difficile de me faire une idée globale de ce qui se passe dans le territoire espagnol, et d'en tirer des conclusions fiables pour mes études. Le ministère de la Culture (toujours avec cet affreux ton condescendant pour ce qui concerne la culture d'enfance) m'appelle souvent, mais, pour certaines demandes, je dois passer le relais à mes collègues catalans ou galiciens. Je rêve, avec eux, d'un énorme centre de documentation et d'information bien pourvu ou, mieux encore, d'un réseau de centres de documentation et d'informa-

tion (pas seulement *on line*) où je trouverais tout, où j'aurais, toucherais et verrais tout, du plus ancien au plus moderne, du plus prospectif au plus analytique, avec du personnel spécialisé aussi efficace que celui, aussi privé que moi, de la Fundación Germán Sánchez Ruipérez - qui d'ailleurs, se trouve seulement à Salamanque.

Tout cela demande, à tous, une énergie, un argent et un temps fou. Mais, somme toute, ce sont le temps et l'obligation de répondre avec une énergie créatrice renouvelée aux défis d'une réalité complexe, certes, mais optimiste, qui ont donné naissance à cette rose des vents que forment les quatre langues de la littérature espagnole actuelle. Et, souvenez-vous : « c'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante ». Notre rose à nous, cette rose littéraire des quatre vents linguistiques, est peut-être unique au monde, puisque c'est elle que l'on a arrosée. Puisque c'est elle qu'on a mise sous globe, puisque c'est elle qu'on a abritée. Puisque c'est elle dont on a tué les chenilles. Puisque c'est elle qu'on a écoutée se plaindre, ou se vanter, ou même quelquefois se taire. Puisque c'est notre rose, et que, en tant qu'Européens, c'est aussi la vôtre. Pour elle, maintenant, monsieur, s'il vous plaît... dessinez-lui un mouton ! ■



L'Échelle de Beaufort, d'après les chroniques de Nam et de Loé, ill. Claire Forgeot, Ipomée